

MICHEL TOURNIER

« *Que ma joie demeure* »

(in *Le Coq de bruyère*, éd. Gallimard 1978).

Peut-on faire une carrière de grand pianiste international quand on s'appelle Bidoche ? En prénommant leur fils Raphaël, en le plaçant sous la protection tutélaire de l'archange le plus aérien et le plus mélodieux, les époux Bidoche commençaient peut-être inconsciemment à relever le défi. Bientôt, d'ailleurs, l'enfant manifesta des dons d'intelligence et de sensibilité qui autorisèrent tous les espoirs. On le mit au piano dès qu'il fut en âge de tenir assis sur un tabouret. Ses progrès furent remarquables. Blond, bleu, pâle, aristocratique, il était tout à fait Raphael, et pas du tout Bidoche. A dix ans, il jouissait d'une notoriété d'enfant prodige, et les organisateurs de soirées mondaines se le disputaient. Les dames se pâmaient d'attendrissement quand il inclinait sur le clavier son visage fin et transparent, et, enveloppé, semblait-il, dans l'ombre bleue des ailes de l'archange invisible, faisait monter vers le ciel, comme un chant d'amour mystique, les notes du choral de Jean-Sébastien Bach : *Que ma joie demeure*.

Mais l'enfant payait chèrement ces instants privilégiés. D'année en année, augmentait le nombre d'heures d'exercices quotidiens auxquelles on l'astreignait.

A douze ans, il travaillait six heures par jour, et il lui arrivait d'envier le sort des garçons que ne bénissaient ni le talent, ni le génie, ni la promesse d'une carrière éclatante. Il avait parfois les larmes aux yeux quand il faisait beau, et quand, impitoyablement enchaîné à son instrument, il entendait les cris de ses camarades qui s'amusaient en plein air.

Vint sa seizième année. Son talent s'épanouissait avec une plénitude incomparable. Il était le phénix du Conservatoire de Paris.

En revanche, l'adolescence succédant à l'enfance ne paraissait pas vouloir retenir le moindre trait de son ancien visage angélique. On aurait dit que la mauvaise fée Puberté, l'avant frappé de sa baguette, s'acharnait à saccager l'ange romantique qu'il avait été. Son visage osseux et irrégulier, ses orbites saillantes, sa mâchoire prognathe, ses grosses lunettes qu'une myopie galopante lui imposait, tout cela n'aurait rien été encore s'il n'avait pas eu constamment une expression d'ahurissement buté plus propre à exciter le rire qu'à inspirer le rêve. Dans son apparence, au moins, Bidoche paraissait triompher totalement sur Raphaël.

Plus jeune que lui de deux ans, la petite Bénédicte Prieur semblait insensible à cette disgrâce. Elève du Conservatoire, elle ne voyait sans doute en lui que l'immense virtuose qu'il était en train de devenir. D'ailleurs, elle ne vivait que dans et pour la musique, et les parents des deux enfants se demandaient avec émerveillement si leurs relations dépasseraient jamais l'intimité extatique qu'ils trouvaient dans le jeu à quatre mains.

Sorti premier du Conservatoire à un âge record, Raphaël commença à glaner des leçons pour assurer ses modestes fins de mois. Bénédicte et lui s'étaient fiancés, mais on attendrait des jours meilleurs pour le mariage. Rien ne pressait. Ils vivaient d'amour, de musique et d'eau claire, et connurent des années de bonheur divin. Quand ils s'étaient abîmés dans le concert qu'ils se dédiaient l'un à l'autre, Raphaël, ivre d'exaltation et de gratitude, concluait la soirée en jouant une fois encore le choral de Jean-Sébastien Bach : *Que ma joie demeure*.

Mais le destin devait éprouver un équilibre aussi précieux. Raphaël avait un ami, sorti comme lui du Conservatoire, qui gagnait sa vie en accompagnant dans une boîte de nuit le numéro d'un chansonnier. Comme il était violoniste, il se sentait peu compromis par les accords qu'on lui demandait de plaquer sur un vieux piano droit pour ponctuer les couplets ineptes que le chansonnier débitait sur l'avant-scène. Or cet Henri Durieux, devant faire sa première tournée en province, proposait à Raphaël de le remplacer durant quatre semaines afin que le précieux gagne-pain ne fût pas compromis.

Raphaël hésita. Il lui aurait déjà été pénible de s'asseoir deux heures dans ce local sombre pour entendre réciter des sottises. Mais y aller tous les soirs et, de surcroît, avoir à toucher un piano dans ces conditions ignobles. Le cachet, qui représentait pour une seule soirée l'équivalent d'une bonne douzaine de leçons particulières, ne compensait pas cette épreuve sacrilège.

Il allait refuser quand, à sa grande surprise, Bénédicte lui demanda de réfléchir. Ils étaient fiancés depuis bien longtemps. Or ces quelques soirées pouvaient leur apporter l'appoint financier qui leur manquait pour fonder un foyer. Était-ce donc un sacrifice trop lourd ? Raphaël accepta.

Le chansonnier qu'il s'agissait d'accompagner s'appelait Bodruche et il était affligé d'un physique à l'image de son nom. Enorme, mou et flasque, il roulait d'une extrémité à l'autre de la scène en récitant d'une voix pleurnicharde la somme des malheurs et disgrâces dont la vie ne cessait de l'accabler. Son comique reposait tout entier sur cette observation très simple : si vous êtes victime d'une malchance, vous intéressez, de deux malchances, vous faites pitié; de cent malchances, vous faites rire. Bodruche, en exhibant sa misère, attaquait son public au-dessous de la ceinture et le ravalait au niveau le plus vil. De ces braves bourgeois il faisait, par son comique particulier, la pègre la plus crapuleuse. Et c'était ce déballage ignoble qu'il devait accompagner au piano, et non seulement accompagner mais souligner, amplifier, exaspérer. Au piano, c'est-à-dire à l'aide de l'instrument sacré sur lequel il jouait les chorals de Jean-Sébastien Bach !

Aussi, quelle ne fut pas sa surprise, un soir qu'il se rendait à son enfer quotidien, de voir, sur l'affiche placardée à la porte du café-théâtre un papillon ajoutant sous le nom de Bodruche : *Accompagné au piano par Bidoche*.

Il ne fit qu'un saut dans le bureau du directeur. Celui-ci le reçut à bras ouverts. Lui, il avait cru devoir porter son nom sur l'affiche. Ce n'était que justice. Sa « prestation » au piano n'échappait à aucun spectateur et enrichissait énormément le numéro - un peu usé, il fallait bien l'avouer - de ce pauvre Bodruche. D'ailleurs, les deux noms collaient à merveille : Bidoche et Bodruche. On ne pouvait rêver assemblage plus sonore, plus typique, d'une plus réjouissante loufoquerie. Et, naturellement, son cachet allait être augmenté. Substantiellement. Raphaël était entré dans le bureau pour protester. Il en ressortit en remerciant le directeur et en maudissant intérieurement sa timidité, sa faiblesse.

Le soir, il raconta la scène à Bénédicte. Bien loin de partager son indignation, elle le félicita de son succès et se réjouit de l'augmentation de leurs ressources. Après tout, l'opération n'avait d'autre raison d'être que lucrative, ne valait-il pas mieux qu'elle rapportât le maximum ? Raphaël se sentit victime d'une conspiration générale.

L'attitude de Bodruche à son égard accusa, en revanche, un sérieux refroidissement. Il l'avait traité jusque là avec une condescendance protectrice. Raphaël était son accompagnateur, rôle effacé, utile mais sans gloire, qui ne demandait que de l'abnégation et du tact.

Le voilà maintenant qui attirait à lui une partie de l'attention et donc des bravos du public, au point que le directeur n'avait pas pu ne pas s'en apercevoir. « Pas tant de zèle, mon petit vieux, pas tant de zèle », disait-il à Raphaël qui n'en pouvait mais.

La situation se serait à coup sûr envenimée si le retour de Derieux n'y avait mis fin. Raphaël, soulagé, reprit ses leçons de piano avec le sentiment du devoir accompli et le souvenir d'une expérience d'autant plus instructive qu'elle avait été plus rude. Peu de temps après, il épousait Bénédicte.

Le mariage changea peu la vie de Raphaël, mais lui donna un sens des responsabilités qu'il avait pu ignorer jusque-là. Il dut partager les soucis de sa jeune femme qui avait bien du mal à « joindre les deux bouts », d'autant plus qu'il fallait payer chaque mois les traites de l'appartement, de la voiture, du récepteur de télévision et de la laveuse électrique à crédit. Les

soirées se passaient désormais plus souvent à aligner des chiffres qu'à communier dans la pure beauté d'un choral de Bach.

Un jour qu'il rentrait un peu tard, il trouva Bénédicte excitée par une visite qu'elle avait eue quelques minutes plus tôt. C'était lui, bien sûr, que le directeur du café-théâtre venait voir mais, en son absence, il avait mis Bénédicte au courant de sa démarche. Non, il ne s'agissait plus d'accompagner le tour de chant du lamentable Bodruche, lequel ne verrait d'ailleurs pas son engagement renouvelé au prochain programme. Mais Raphaël ne voudrait-il pas jouer seul au piano quelques pièces musicales entre deux numéros comiques ? Cela ferait une heureuse diversion au milieu de la soirée. Le public ne pourrait que se trouver bien de cette parenthèse de calme et de beauté ouverte dans un programme au demeurant plein d'entrain et de joyeux éclats.

Raphaël refusa tout net. Jamais il ne redescendrait dans cet antre de pestilence où il avait souffert un mois durant. Il avait fait l'expérience du mal dans le domaine qui était le sien, celui de la musique et du spectacle. C'était fort bien ainsi, mais il n'avait plus rien à y apprendre.

Bénédicte laissa passer l'orage. Puis, les jours suivants, elle revint doucement à la charge. Ce qu'on lui proposait n'avait rien de commun avec l'accompagnement du triste Bodruche. Il jouerait seul et ce qu'il voudrait. En somme, c'était son vrai métier de soliste qu'on lui proposait de faire. Certes, ce début était modeste, mais il fallait bien commencer. Avait-il le choix ?

Il se sacrifia et signa un engagement de six mois. Dès le premier soir, il comprit quel terrible piège venait de se refermer sur lui. Le public était tout vibrant et houleux encore du numéro précédent, un tango grotesque exécuté par une femme géante et un nain. L'arrivée sur la scène de Raphaël, serré dans son complet noir trop court, son air compassé et traqué, son visage de séminariste figé par la peur derrière ses grosses lunettes, tout paraissait calculé à dessein pour former une composition hautement comique. Il fut salué par des hurlements de rire. Le malheur voulut que son tabouret fût trop bas. Il fit tourner le siège pour le rehausser, mais, dans son trouble, il le dévissa complètement et se retrouva devant un public déchaîné avec un tabouret en deux morceaux, semblable à un champignon dont le chapeau aurait été séparé du pied. Remettre le siège en place ne lui aurait sans doute pas demandé plus de quelques secondes dans une situation normale.

Mais, cinglé par les flashes des photographes, les gestes désajustés par la panique, il eut le malheur supplémentaire de faire tomber ses lunettes sans lesquelles il ne voyait rien. Lorsqu'il entreprit de les retrouver, tâtonnant à quatre pattes sur le plancher, la joie du public fut à son comble. Ensuite, il dut lutter de longues minutes avec les deux morceaux du tabouret avant de pouvoir enfin s'asseoir devant son piano, les mains tremblantes et la mémoire en déroute. Que joua-t-il ce soir-là ? Il n'aurait pu le dire. Chaque fois qu'il touchait son instrument, la houle des rires qui s'était apaisée reprenait de plus belle. Lorsqu'il regagna les coulisses, il était inondé de sueur et éperdu de honte.

Le directeur le serra dans ses bras.

« Cher Bidoche, s'exclama-t-il, vous avez été admirable, vous m'entendez, ad-mi-ra-ble. Vous êtes la grande révélation de la saison. Vos dons d'improvisation comique sont incomparables. Et quelle présence ! Il suffit que vous paraissiez pour que les gens commencent à rire. Dès que vous plaquez un accord sur votre piano, c'est du délire. D'ailleurs j'avais invité la presse. Je suis sûr du résultat ».

Derrière lui, modeste et souriante, Bénédicte s'effaçait sous l'avalanche des compliments.

La presse fut triomphale. On célébra son faciès triste d'anthropoïde hagard, sa gaucherie catastrophique, la façon grotesque dont il jouait du piano. Et partout reparaisait la même photo, celle qui le surprenait à quatre pattes, tâtonnant vers ses lunettes, entre les deux morceaux de son tabouret.

Ils déménagèrent. Ensuite, un imprésario prit en charge les intérêts de Bidoche. On fit tourner un film. Puis un deuxième film. Au troisième, ils purent déménager encore pour s'installer cette fois dans un hôtel particulier de l'avenue de Madrid, à Neuilly.

Ils eurent un jour une visite. Henri Durieux venait rendre hommage à la superbe réussite de son ancien camarade. Intimidé, il évoluait sous les lambris dorés, les lustres de cristal, les tableaux de maîtres.

Deuxième violon dans l'orchestre municipal d'Alençon, il n'en revenait pas de tant de magnificence. Pourtant, il n'avait pas à se plaindre. En tout cas, on ne le voyait plus taper sur un piano dans les boîtes, et cela, n'est-ce pas, c'était l'essentiel. Il ne pourrait plus supporter de prostituer ainsi son art, déclara-t-il avec fermeté.

Ils évoquèrent ensemble leurs années communes au Conservatoire, leurs espoirs, leurs déceptions, la patience qu'il leur avait fallu pour trouver leur voie. Durieux n'avait pas apporté son violon. Mais Raphaël, au piano, joua du Mozart, du Beethoven, du Chopin.

« Quelle carrière de soliste tu aurais pu faire ! s'exclama Durieux. Il est vrai que tu étais promis à d'autres lauriers. Chacun doit obéir à sa vocation ».

Bidoche fit ses débuts sur la piste du cirque d'Urbino, la veille de Noël.

Coiffé d'un crâne en carton rose, affublé d'un faux nez en forme de patate rouge, nageant dans un frac avec un plastron en celluloïd qui se balançait à son cou et un pantalon qui tombait en tire-bouchon sur d'énormes croquenots, Bidoche jouait un artiste raté, ignare et naïvement prétentieux, venu donner un récital de piano. Mais les pires arias surgissaient de ses propres vêtements, du tabouret à vis et surtout du piano lui-même. Chaque touche effleurée déclenchait un piège ou une catastrophe, jet d'eau, crachement de fumée, bruit grotesque. Et le rire du public déferlait en cascade, croulait de tous les gradins pour l'écraser sous sa propre bouffonnerie.

Bidoche, assourdi par ces huées joyeuses, pensait parfois au pauvre Bodruche, lequel sans doute n'était jamais descendu aussi bas. Ce qui le protégeait pourtant, c'était sa myopie, car son maquillage l'empêchait de mettre ses lunettes, et ainsi il n'y voyait presque rien, sinon de grandes taches de lumières colorées. Si des milliers de bourreaux l'abrutissaient de leurs rires bestiaux, du moins avait-il l'avantage de ne pas les voir.

Le numéro du piano diabolique était-il tout à fait au point ? Y eut-il ce soir-là une sorte de miracle sous le chapiteau d'Urbino ? Le final prévoyait que, après avoir fini par exécuter cahin-caha un morceau de musique, le pauvre Bidoche assistait à l'explosion de son piano qui vomissait sur la piste un vaste déballage de tartes à la crème, chapelets de saucisses, enroulements de boudins blancs et noirs. Or ce fut tout autre chose qui se produisit.

Les rires sauvages s'étaient apaisés devant l'immobilité soudaine du clown. Puis, quand le silence le plus complet avait régné, il s'était mis à jouer. Avec une douceur recueillie, méditative, fervente, il jouait *Que ma joie demeure*, le choral de Jean-Sébastien Bach qui avait bercé ses années studieuses. Et le pauvre vieux piano du cirque obéissait merveilleusement à ses mains et faisait monter la divine mélodie jusque dans les hauteurs obscures du chapiteau où se devinaient des trapèzes et des échelles de corde. Après l'enfer des ricanements, c'était l'hilarité du ciel, tendre et spirituelle, qui planait sur une foule en communion.

Ensuite un long silence prolongea la dernière note, comme si le choral se poursuivait dans l'au-delà. Alors dans les nuées moirées de sa myopie, le clown musicien vit le couvercle du piano se soulever. Il n'exploda pas. Il ne cracha pas des vomissures de charcuterie. Il s'épanouit lentement comme une grande et sombre fleur, et il laissa fuir un bel archange aux ailes de lumière, l'archange Raphaël, celui qui depuis toujours veillait sur lui et le gardait de devenir tout à fait Bidoche.